

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Abeille.

5me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

5me Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 FÉVRIER 1853.

No. 21.

ODE.

(suite et fin)

Je chanterai malgré l'orage,
Et, debout sur l'étroit sillon,
J'opposerai, plein de courage,
Ma poitrine à ce tourbillon.
Ma voix, sans relâche et sans crainte,
Défendra la écrit sainte
Que le siècle cherche à ternir.
Il faut, quand tout meurt ou s'altère,
Que chacun apporte sa pierre
Au monument de l'avenir.

Eh bien ! ces hymnes sont la mienne,
C'est là l'œuvre d'un saint devoir ;
C'est là le cirque où Dieu m'amène,
Où je combattrai sans espoir.
Ainsi l'athlète infatigable,
Jeté de son haut sur le sable,
Le serre d'un genou puissant,
Lutte, se roule et lutte encore
Jusqu'à ce que le sol dévore
Sa dernière goutte de sang.

Or, ce n'est pas une chimère,
Un rêve, un décevant appel ;
J'ai vu dans l'insonnie amère
Les visions de l'Éternel.—
Que de fois sous le vent de flamme
J'ai senti fermenter mon âme
Et battre mon cœur agrandi !
Que de fois j'ai mordu ma couche,
Comme le lionceau farouche
Sous l'ardent éclair du midi !

Et maintenant je la dédaigne
La vie où j'ai bu tant de pleurs,
Et je chante, et quand mon cœur saigne,
Je me dis : Regardons ailleurs.
La vie, oh ! c'est un jour de fièvre,
Elle dessèche plus la lèvres
Que l'atmosphère de Zhara :
Oh ! j'en aspire une meilleure,
Et je saurai, quand viendra l'heure,
La jeter à qui la voudra.

Il est vrai que la route ardue
Souvent déchirera mes pieds,
Et que ma voix inattendue
Répandra des sons oubliés.
Mais que m'importe ? avec droiture
J'aurai rempli ma tâche obscure
Et l'oubli m'affligera peu.
La gloire [oh ! mon cœur en tressaille]
La gloire a-t-elle rien qui vaille
L'aurole qui vient d'un Dieu !

Une âme ! que j'arrache une âme
A ces ténèbres de la mort ;
Voilà le prix que je réclame,
Voilà le but d'un long effort.
Une âme qui pleure et qui souffre,
Une âme errante au bord du gouffre
Formidable et silencieux,
Une âme, une âme que j'entraîne,
Et ma carrière sera pleine,
Et j'aurai vécu pour les cieux !

Tarquety.

Athènes 30 Décembre 1852.

Mon cher ami.

Me voici de retour à Athènes, horriblement fatigué comme vous pouvez vous l'imaginer après une excursion de 27 jours à cheval dans ce poétique pays de la Grèce. Je vous assure qu'il faut être philosophe, comme le dit M. Désaulniers, pour voyager comme nous l'avons fait de jus notre départ d'Athènes. Il fallait monter à cheval vers huit heures et marcher jusqu'à 5 à 6 heures du soir : encore si nous avions pu espérer de bien dormir la nuit. Mais vous pouvez croire qu'après une chaleur écrasante pendant le jour avec un froid glacial la nuit sans fenêtres vitrées, il ne devait pas faire bon dans les chétifs kans grecs. Je désirais être dans notre bon dortoir de St. Hyacinthe ; mais, certes, à présent que ces fatigues sont finies je m'en trouve bien récompensé par le plaisir que j'éprouve après avoir vu ces lieux célèbres que je désirais tant voir ; Marathon, témoin de la gloire des Athéniens et de leur chef ; Chéronée, célèbre par ses trois victoires ; Platée qui vit détruire les restes de la grande armée de Xerxès.— Je les ai vues, ces deux glorieuses filles d'Epaminondas Leuctres et Mantinée. Vous pouvez croire que je n'ai pas manqué d'aller aux Thermopyles, ce premier champ de bataille de la Grèce. On ne reconnaît plus le défilé d'autrefois : la mer en se retirant a laissé en sa place un marais impénétrable. On n'y voit que le lieu du combat : pas un seul monument pour perpétuer le souvenir du brave Léonidas et de ses généreux compagnons. Mais son nom ne périra jamais : car lui aussi a laissé une postérité que rien ne peut détruire. Le temps mine et fait disparaître les plus beaux monuments, mais la gloire et la renommée ne craignent pas ses efforts.

La source d'eau chaude est très curieuse à voir. Cette source a 35° de Réaumur et elle fournit de l'eau en assez grande abondance pour faire marcher un moulin à farine. Elle verse au delà de 230 pieds cubes d'eau par minute.

J'ai vu Thèbes, mais non ; j'ai vu son

emplacement, car de toutes les villes célèbres de la Grèce, Thèbes a le plus souffert du temps et des hommes. Athènes montre encore son Acropole couvert de riches ruines : Corinthe, son temple magnifique d'ordre dorique ; Mycènes, son tombeau d'Agamemnon ; Argos, son théâtre ; Sparte son tombeau de Léonidas : mais de Thèbes, il ne reste plus que quelques ruines éparpillées çà et là pour indiquer au voyageur avide la patrie de Pélopidas, d'Epaminondas et de Pindare.

Des Thermopyles nous nous sommes rendus à Delphes. La position est des plus curieuses. Dans un creux dominé par d'énormes rochers qui semblent à tout instant prêts à crouler, elle paraît très propre aux mystères du Paganisme.

On y voit les ruines d'un stade ; la fontaine Castabe où se baignait la Pythie avant de monter sur son trépied. Il ne reste plus que quelques débris du fameux temple d'Apollon totalement bâti en marbre de Paros. Craignant un autre *aito te* trompeur nous laissons cette ville sans avoir consulté l'oracle, pour nous rendre à Mégare.

Un chétif village, dont les maisons ressemblent à des ruines, remplace les palais de la patrie d'Ajax. Il ne reste plus rien de la richesse de Corinthe, mais elle montre encore sa citadelle dont le sommet est parfois caché dans les nuages. Là se trouve la fontaine Pyréne ou l'on dit que Bellorophon s'empara de Pégase qui venait s'y désaltérer. Dans le phare de l'acro-Corinthe on voit une grotte qui a servi de retraite pendant un jour et demi à l'apôtre St. Paul. Il est assez curieux que M. de Chateaubriand n'ait pas vu les colonnes du temple de Corinthe ; il semble croire qu'elles ont été détruites : elles sont au nombre de cinq sur une colline dans l'intérieur même du village moderne, et on peut les apercevoir à une demi-heure de distance. Ces colonnes sont lourdes et d'un travail assez médiocre. Nous disons adieu à Corinthe pour nous rendre aux ruines de Mycènes. En chemin, nous passons auprès du repaire du fameux lion de Némée tué par Hercule. C'est une caverne profonde sur le chemin de Némée à Mycènes. Les ruines de cette ville sont à trois quarts de lieu de Ront.

Pas une seule demeure, pas un seul habitant sur ces ruines pour raconter la gloire passée de cette antique place. Orto d'Argos. Elle est pourtant riche en monuments. Le tombeau d'Agamemnon est le mieux conservé que nous ayons vu en Grèce. D'ailleurs sa forme conique et sa position sous terre le met à l'abri des ravages du temps. Les murs de l'Acropole sont formés de blocs de pierre d'une grandeur énorme. La porte des lions est digne de figurer à côté des plus beaux monuments ; elle est ainsi nommée à cause de deux lions sculptés au-dessus du linteau de la porte. Mais laissons Mycènes pour visiter la belle Argos orgueilleuse de porter dans les airs sa belle cité de la Larisse. A part le théâtre taillé dans le roc et les prisons de Dana, cette ville n'offre plus rien de remarquable ; ainsi adieu, noble patrie du "roi des rois", tu fus digne de donner ton nom à tous les Grecs, tu étais digne d'un autre sort que celui d'être l'esclave de ta rivale. D'Argos nous nous rendons à Tripolitya par un chemin affreux. Cette ville qui possédait avant l'indépendance 24,000 habitants, n'en possède plus que 7 à 8 mille, tant elle a souffert de la cruauté de Rialo-Bey.

En laissant Tripolityza nous passons par les ruines de Tégée dont les habitants furent jugés dignes de disputer aux Athéniens le commandement de l'aile droite à la bataille de Platée : ces ruines sont presque toutes modernes. Delà nous suivons le cours d'une rivière appelée *Sacunda Potamos* que Pausanias pense être l'Alphée des anciens. Cette rivière se perd sous le pied du mont Parthérus et disparaît complètement, probablement pour aller aux enfers *ad inferos*. Dans la plaine, d'Argos nous avons vu sortir l'Erosinus du pied d'une montagne en si grande abondance que plusieurs moulins sont mis en mouvement par ses eaux qui sont bien doubles et triples des eaux des Thermopyles.

Enfin nous voici aux ruines de Sparte. On nous montre le tombeau de Léonidas (au sud de l'Acropole) ; mais je doute fort que le récit du guide soit véridique ; car, d'après M. de Chateaubriand, il devrait se trouver à l'Est. Nous montons sur l'Acropole pour regarder à notre aise les lieux où fut Sparte. A notre vue se déroulent les belles plaines de Sparte, bornée par le mont Taygette à droite et les belles collines de Ménélaiion ; l'Enrotas roule ses eaux solitaires au milieu de la plaine. Que l'emplacement de Sparte est beau, mais que ses ruines correspondent peu à sa grandeur passée ! "Quelques restes de murs, quelques colonnes à demi cassées, voilà tout ce qui reste de toi, o Sparte, la

rivale, l'émule et parfois la maîtresse d'Athènes. Que tu dois être jalouse de lui voir montrer avec orgueil son Parthénon et ses Propylées ; mais réjouis-toi ; si sa richesse est grande, sa gloire, belle, la tienne est immortelle."

Que mes émotions étaient grandes en voyant cette ville devenue aussi célèbre par ses lois que par la valeur de ses habitants ! D'autres émotions remplissaient aussi notre cœur, car le beau jour de Noël nous l'avons passé ici loin de tout ce qui peut rappeler notre sainte religion : pas une seule église pour entendre la messe ; c'était d'autant plus pénible pour nous que nous nous attendions à passer ce jour dans le lieu même où Notre Seigneur est né ; mais Dieu nous tiendra compte de notre bon désir.

Je laissai Sparte avec le regret que jamais je ne reverrais ces lieux, car un voyage comme celui-ci ne se fait qu'une seule fois. En la voyant pour la dernière fois du haut des montagnes, adieu, avons-nous dit, adieu, sombre et magnifique Taygette ; adieu, belles collines de Ménélaiion, bel Eurotas ; adieu, O Sparte, adieu pour toujours.

Sparte vue, notre excursion était finie, aussi nous nous sommes hâtés de revenir à Athènes où nous sommes arrivés ce matin. Mon cher ami, pendant tout ce voyage, j'ai pu juger à mon aise les Grecs. Je me les étais figurés comme avilis au dernier point : vous pouvez juger de ma surprise en voyant ce peuple poli, affable, et surtout excessivement hospitalier. Ils sont pauvres, il est vrai, mais la pauvreté n'est pas un vice, et quel peuple aurait pu résister à la tyrannie des Turcs ? Je suis certain qu'il y a autant de différence entre les Grecs soumis aux Turcs, et les Grecs affranchis, qu'il y en a entre les Grecs modernes, et les Grecs d'autrefois. Dans leur guerre d'indépendance ils ont bien montré qu'ils étaient dignes de leurs ancêtres. Les hauts faits de Léonidas et des autres héros antiques se sont renouvelés plus d'une fois. Et maintenant qu'ils sont libres, l'aspect du pays a excessivement changé : les champs autrefois incultes, se couvrent maintenant de riches moissons ; partout on rencontre les efforts de l'industrie ; et si les Grecs étaient riches on les verrait bientôt tenir un rang plus digne de leur grandeur passée. Le clergé de l'Église grecque paraît bien misérable et est très malpropre dans son habillement. J'ai rencontré des curés qui passaient dans les rues des villes n'ayant point de chaussures dans leurs souliers, et s'amusant, comme des enfants, avec les gens du peuple.

Nous laisserons Athènes le 7 de Janvier pour Constantinople ; de là sur notre

chemin pour Jérusalem, nous espérons visiter la Troade. Le consul de Sardaigne aux Dardanelles nous a offert de nous accompagner dans cette excursion, si nous voulions le visiter en passant aux Dardanelles. Nous avons rencontré ce Monsieur à bord de l'Alexandre dans notre traversée de l'île de Malte.

Adieu, cher ami, priez toujours pour votre &c.

R. MASSON.

L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 22 Février 1853.

Parmi les Saints que le Canada révère d'une manière toute particulière se place au premier rang le grand apôtre des Indes St. François Xavier.

Ce saint naquit le 7 avril 1508, au château de Xavier, dans la Navarre, à quelques lieues de Pampelune. Après avoir étudié sous le toit paternel jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ses parents l'envoyèrent à l'université de Paris, alors regardée comme la première école du monde. Le jeune homme y fit un cours brillant de philosophie qui lui valut des applaudissements qui ne flattèrent pas peu sa vanité. Ses cours achevés, il fut reçu Maître-ès-arts et enseigna lui-même la philosophie au collège de Beauvais.

Ce fut là qu'Ignace de Loyola, que j'étais alors les fondements de la célèbre compagnie de Jésus, vint désabuser le jeune professeur des faux attraits du monde. *Que sert à l'homme de gagner l'univers*, lui répétait-il souvent, *s'il vient à perdre son âme* ? Docile à la grâce, Xavier laissa là ses beaux rêves de gloire et devint un des compagnons d'Ignace.

Bientôt, comme si l'Europe n'eût pas suffi à l'ardeur de son zèle, on l'envoya au delà des mers pour porter la bonne nouvelle du salut à des millions d'infortunés encore assis à l'ombre de la mort et soupirant après sa venue. Goa et Malacca éprouvèrent les premiers effets de son apostolat ; puis le crucifix à la main, le breviaire sous le bras, l'enfant d'Ignace s'avance pour soumettre les barbares au joug de l'évangile : Camorin, Travancor, Amboyna, l'île du More, toutes les îles du Japon touchées de sa parole, convaincus par des prodiges dignes des temps apostoliques, adorent le Dieu du ciel et chantent ses louanges.

Mais tout cela n'est rien aux yeux de Xavier, les quarante mille idoles qu'il a renversées, les douze cent mille idolâtres baptisés de sa main, les trois cents royaumes auxquels il a fait connaître Dieu, ne

sont que de faibles préludes de ce qu'il veut faire. Il ne se proposait rien moins que d'entrer en Chine, de pénétrer dans la Tartarie, de retourner par le septentrion pour réduire les hérétiques et rétablir les mœurs en Europe, enfin d'aller en Afrique et repasser de là en Asie.

Mais Dieu content des désirs de son cœur devait bientôt couronner une vie si pleine de mérites. Déjà il est en vue des côtes du Céleste empire et croit toucher au moment d'y entrer, lorsqu'il se voit abandonné de ceux qui devaient lui servir de guides. Dans ce contre-temps la fièvre le saisit ; on le descend sur le rivage dans une pauvre cabane. Là, Xavier dénué de tout jetait tantôt les yeux baignés de larmes vers le ciel et tantôt sur la Chine, regrettant de la laisser idolâtre, mais content de faire à Dieu le sacrifice de sa vie. Il expira le 2 Décembre 1552, dans la quarante-sixième année de son âge et la dixième de son apostolat dans les Indes.

Le pape Paul V déclara François Xavier bienheureux par une bulle du 25 Octobre de l'année 1619, et Grégoire XV le canonisa le 12 Mars 1622.

La guérison miraculeuse du P. Marcel de Fastrille a donné lieu à l'établissement de la neuvaine. Ce père était à l'extrémité, lorsque St. François-Xavier lui apparut et le guérit. Ce fut dans cette visite miraculeuse, comme on le prétend, que le Saint déclara au père Mastrille qu'il s'emploierait auprès de Dieu pour ceux qui imploreraient son assistance neuf jours de suite. Plusieurs firent la neuvaine et en ressentirent les plus merveilleux effets.

Cette sainte pratique se répandit bientôt d'Italie en Espagne, en Portugal, en France et jusque sur les bords du Saint-Laurent. A la Cathédrale de Québec la neuvaine commence le premier samedi du Carême et finit le second dimanche. Le prédicateur de la neuvaine cette année a été le Rvd. Père Saché.

ORDINATIONS.

Samedi dernier, sa Grâce Mgr. l'Archevêque a conféré dans l'église métropolitaine l'ordre de la prêtrise à M. M. J. B. Leclerc du diocèse des Trois-Rivières, et Hubert Girroir du diocèse d'Arichat. L'Archevêque a l'honneur de dire que M. Girroir est un de ses anciens gérants.

Ce M. a dit sa première messe hier au Séminaire.

ACCIDENT. Le 10 du courant le petit Séminaire de Montréal a été témoin d'un accident déplorable causé par une explosion de gaz. M. Joseph Villeneuve, jeune ecclésiastique, de 22 ans s'apercevant que les jets de gaz ne donnaient pas une lumière suffisante descendit à la cave pour voir s'il n'y avait point quelque désordre dans les tuyaux conducteurs ou dans le gazomètre.

Malheureusement ayant approché trop près du gazomètre la chandelle qu'il avait

à la main, un courant de gaz qui se dégageait par une fissure vint en contact avec le feu et l'explosion fut instantanée. Ce jeune Monsieur fut porté rudement au plancher supérieur et eut la partie postérieure du crâne enfoncée et les jambes cassées en retombant. On désespère de sa vie.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

PIÉMONT. Nous lisons dans l'*Echo du Mont Blanc* que des Anglais ont dernièrement visité le Piémont pour des motifs plus ou moins officieux. Un échange considérable de dépêches existe entre l'Angleterre et le Piémont. Le général Chas. Fox, ministre de l'Angleterre dans ce pays, et Lord Elliot sont partis pour la Sardaigne, dans le dessein, disent-ils, de prendre un parti de plaisir. Dans les cercles privés de la capitale, on explique diversément les faits.

Quand on considère ces circonstances et les efforts inouïs de l'Angleterre qui tâche d'introduire le protestantisme dans le Piémont, on s'aperçoit que le machiavélisme des hommes d'état de l'Angleterre jette ses filets sur ces pays ; gare à toi Gènes !

PRUSSE. La gazette d'Augsbourg nous informe que l'Église Catholique d'Allemagne fondée, il y a quelques années, par le célèbre Ronge, est enfin disparue.

La seconde chambre de Prusse, après trois scrutins, a élu pour vice-président M. Waldholt, du parti catholique.

SUISSE. Les Radicaux du Canton du Tessin ont expulsé les moines Capucins de leurs convents, et les ont traînés inhumainement hors de la frontière. Un aussi indigne traitement exercé, de la part de ces mêmes radicaux, contre des sujets autrichiens du nombre de ces religieux, a excité l'indignation de l'empereur. La cour autrichienne demande une réparation et menace de se faire justice elle-même en cas de refus.

SUÈDE. Le docteur Huss de Stockholm physicien distingué, a donné, dans un ouvrage récent, sur les maladies endémiques de la Suède, un rapport de l'état moral et physique des Suédois. Il se fonde sur le rapport fait par les médecins. "Pendant ces dernières années, dit-il, les progrès du crime, du suicide, de la folie, ont été tels qu'il est impossible de ne pas les attribuer à l'intempérance du peuple. L'eau de vie est devenue le breuvage ordinaire ; une détérioration à la fois physique, morale et sociale s'en est suivie"

NORVÈGE PROTESTANTE. De nouveaux sectaires appelés Lecteurs, parce qu'ils passent une grande partie de leur temps à lire la bible, mais qui s'appellent eux-mêmes les vrais croyants, se répandent à flots dans la Laponie et le nord de la Norvège. Le fanatisme est excessif. On peut deviner quels sont leurs arguments lorsqu'on refuse de les écouter. Ils ont commencé leur apostolat par le meurtre, l'incendie. Des démons sortis de l'enfer

Pour évangéliser le monde n'auraient pas surpassé leur fureur. On a envoyé contre eux des troupes qui devront controverser avec eux au moyen de mousquets.

Il faut se consoler et se rappeler que si Dieu frappe d'une main, souvent il guérit de l'autre. Ainsi, aux États-Unis, un écrivain à la mode, dévoré d'un zèle furieusement apostolique, a proposé une réunion de toutes les sectes chrétiennes pour prier " le Dieu Tout puissant " de convertir le pape, les cardinaux, les évêques, les prêtres et le peuple de Rome. Les uns demanderont qu'ils soient presbytériens, les autres méthodistes, d'autres Quakers, ou épiscopaliens : une aussi fervente prière ne manquera pas d'être exaucée.

LA HARPE.

Le siècle de Louis XIV fut le plus beau siècle de la littérature française, comme celui d'Auguste avait été le siècle de la littérature latine. On avait épuisé, pour se servir de l'expression de La Harpe, toutes les beautés ; devait succéder la critique. Ce ne fut qu'après que la Grèce eut donné à la littérature les noms d'Homère, de Démosthène, de Sophocle, d'Euripide, qu'apparurent les règles d'Aristote ; Quintilien ne se distingua qu'après que Rome eut produit ses Virgile, ses Cicéron, ses Ovide ; de son côté la France ne vit apparaître La Harpe qu'après Boileau, Racine, Corneille, Bossuet.

Jean François La Harpe né à Paris, le 20 Novembre 1739, était fils d'un capitaine d'artillerie, qui le laissa orphelin avant l'âge de neuf ans. Recueilli par les Sœurs de la charité, il demeura six mois dans ce saint asile. L'incertitude que les premières circonstances de sa vie jetèrent sur son origine, donnèrent lieu à des suppositions disgracieuses, qui toutes ont été reconnues fausses et qui toutes ont été réfutées par La Harpe lui-même.

La Harpe eut de brillant succès dans ses études, surtout dans les classes supérieures, ayant remporté deux fois les prix dans son cours de Rhétorique. Ces succès l'encouragèrent. En 1769, il fit sortir deux héroïdes sous le patronage de Voltaire. Il les avait précédées d'un essai sur l'héroïde, où il ne craint pas de soumettre Ovide et Fontenelle à sa critique. Fréron crut devoir attaquer cet imprudent écrivain, et ne le regardant que comme un jeune écolier encore soumis à la férule, il lui conseille la lecture des anciens. Le jeune Aristarque surnommé le Bébé de la littérature, par allusion au nain du roi de Pologne qui s'appelait ainsi, conçut contre le Rédacteur de *L'Année littéraire*, une animosité dont il ne se défit jamais. La tragédie de Warwick jouée à la cour en 1763 fit con-

tre son talent et lui obtint une entrevue avec Louis XV.

S'il eut à endurer les coups redoutables d'une critique acerbe, notre jeune auteur en fut amplement dédommagé par le succès qui couronna ses efforts. Attaqué de tout côté, il répondit à toutes les critiques avec son orgueil dédaigneux, cause de la haine que lui vouèrent, et ceux qui se sentaient blessés, et ceux qui s'attachaient à leur destinée. Alors la fortune semble l'avoir oublié. Timoléon disparaît à la quatrième représentation, Charomond n'eut guère plus de succès, Gustave Wasa de Piron est accueilli par les murmures du parterre et les épigrammes de son rival.

En bute à toutes sortes de calomnies, on l'accusa d'avoir volé des manuscrits du cabinet de Voltaire. Ces accusations reçurent un démenti formel et Voltaire vint y ajouter son témoignage, toutes ces disgrâces loin de le décourager ne firent que réchauffer son génie et sa verve. Plein de la pensée de ses premières gloires, il se hasarda de nouveau devant la cour. La tragédie de Menzicoff réussit, et douze-cent livres coulèrent dans la main du compositeur. Il fit apparaître alors successivement plusieurs pièces qui toutes furent goûtées et dont quelques unes sont restées au théâtre. Nonobstant toutes ses compositions dramatiques il trouva encore le moyen de s'appliquer à l'éloquence, et, avant d'entrer dans l'académie française il avait reçu huit fois les palmes annuelles.

La Harpe avait un penchant irrésistible pour la critique, c'était sa passion dominante, et pour la satisfaire il se lança dans la carrière épineuse de Journaliste. Pendant quarante ans il enrichit diverses feuilles périodiques, principalement le Mercure de France. La critique de La Harpe était redoutable malheur à l'écrivain qui tombait sous sa plume. Caïon ne fut pas plus sévère à faire exécuter les lois romaines, qui ne le fut La Harpe à faire valoir les préceptes du bon goût. La rudesse de ses attaques à donné lieu à ce vers plaisant de d'Alembert :

Il a cela de bon, quand il frappe, il assomme.

Lorsque la révolution française éclata, La Harpe avait recueilli une fortune, fruit bien mérité de ses veilles et de ses travaux. Il aura pu éviter ce combat, mais chaud partisan des nouvelles réformes, comme beaucoup d'autres, et comme eux ne prévoyant pas les redoutables suites il consigna ses sentiments dans sa feuille favorite. Mais ce fut surtout au Lycée, que La Harpe dévoila pleinement son enthousiasme pour la liberté. Ce fut dans ce même Lycée où plus tard il abjura ces mêmes principes. Le sacrifice que fit La Harpe ne le sauva pas de ces

monstres qui, sous le voile de la liberté, prêchaient la plus affreuse anarchie. Jeté dans les prisons, il échappa à la mort, et trouve sa consolation dans la religion, asile le plus sûr de l'infortune.

Le 19 Brumaire lui ayant rendu sa liberté, il reporta ses regards vers la tribune du Lycée qu'il avait naguère occupée avec tant d'éclat, et où de nouveaux lauriers l'attendaient. Jouissant d'une fortune assez considérable et se voyant sur le point d'en jouir il donna lui-même atteinte à son repos en divulguant la correspondance littéraire avec le grand duc de Rumé.

Ses écrits, ses discours contre le parti philosophique, lui obtinrent un décret de banissement, qui l'exilait à vingt cinq lieues de la capitale. Sa santé s'affaiblissant, on lui permit de revenir à Paris où il mourut le 11 Février 1803 dans sa soixante-quatrième année.

« Le grand intérêt qui s'attache au cours de littérature de La Harpe, dit M. Duvignot, la curiosité vive et soutenue qu'il excite, le piquant de la critique, le plaisir de comparer ses propres jugements à ceux d'un censeur aussi exercé, enfin l'immensité des connaissances en tout genre dont cet ouvrage est l'unique et précieux dépôt, toutes ces causes ou séparées ou réunies ont élevé le cours de littérature à une telle hauteur, qu'avec bien de la peine les autres productions de La Harpe peuvent éviter de se perdre dans l'ombre d'un monument aussi colossal. Ce que Louis XIV disait à Boileau : « Je vous crois, vous vous y connaissez mieux que moi, » la plupart des lecteurs de La Harpe peuvent le lui dire sans excès d'humilité; c'est un guide sûr auquel on doit s'abandonner avec confiance toutes les fois que l'on n'a pas à craindre que ses passions, en l'écartant de la route, ne nous égarent avec lui.

La Harpe est sur son terrain quand il se rencontre avec les premiers classiques latins; on s'en aperçoit à la facilité avec laquelle il les parcourt et les juge. L'embaras devient sensible lorsque des discours de l'orateur romain il passe à ceux des traités philosophiques qu'une prudence très louable arrête sur le seuil des collèges; et quand il arrive aux poètes et aux sophistes du troisième et du quatrième siècle de l'empire, alors la lumière qui le conduit s'affaiblit par degrés et il ne recommence à marcher d'un pas sûr et ferme qu'à la lueur des flambeaux rallumés au génie de Léon X et de François Ier. Il s'avance alors à pas de géant jusqu'au grand siècle de Louis XIV, et il traverse également avec fermeté les premières années du siècle qui le vit naître; quand il est arrivé à l'époque où les chefs

de la littérature deviennent ou ses protecteurs ou ses rivaux, des obstacles d'un autre genre viennent arrêter la sureté, la gravité de sa marche: la censure ou la louange se ressent de l'exagération de son caractère. Voltaire est exalté sans mesure, Gilbert dénigré sans ménagement. Depuis il a rectifié ses jugements sur Voltaire; mais le malheureux satirique n'a reçu aucune espèce de consolation. Ainsi pour apprécier les jugements de La Harpe sur ses contemporains, il sera bon de se pourvoir d'une espèce de thermomètre, physico-littéraire où l'on aura marqué d'avance à côté du tube où sera renfermée la bile du critique, le degré habituel de fermentation que tel auteur exaltait. Frélon, Clément Gilbert occuperaient le haut de l'échelle; Singuet, Dorat, Mercure descendraient quelques degrés plus bas, Delille, Marmontel, Thomas correspondraient à peu près au point du départ, au zéro de la température bilieuse, enfin la liqueur sinistre coulerait entièrement, et jusqu'à nouvel ordre, aux pieds de Voltaire.

Pour conclure, malgré les critiques que La Harpe a essayées, il peut être considéré à juste titre comme le Quintilien français. Il n'avait qu'un défaut, c'est qu'il ne pouvait trouver bon un vers qui était dirigé contre lui.

G. H. M.

M. L. C.



EXPEDIENT D'UN NOTAIRE.

En certain bourg, au bon homme Lucas,
Messire Artus passait un bail à ferme,
Et prétendait au bout de chaque terme,
Outre le prix avoir un cochon gras.
Pour un cochon, je n'y répugne pas,
Dit le fermier, mais gras c'est autre chose :
Que sais-je, moi, ce qui arrivera ?
Le grain peut-être ou le gland manquera :
Point ne veux me soumettre à telle clause.
Artus répond que point n'en démordra.
Messieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra,
Qu'au sieur bailleur le premier donnera,
Bonan, mal an, un cochon raisonnable.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
Chez les Externes, M. P. Drolet.
Au Séminaire de St. Hyacinthe. M. J. R. Ouellet.
Au collége de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté
J. B. BLOWIN, *Gérant.*